

Chapitre 1

Il est encore très tôt; le quai est presque désert. Il n'y a qu'un couple assis sur le banc du milieu. Je dirais dans la cinquantaine avancée. Lui semble prêt pour un dix-huit trous: bermuda blanc, polo blanc, veste marine sans manches et, ce que j'aime par-dessus tout, bas blancs dans des sandales de cuir brun. Grand, mince, Monsieur Tee. Tiens, voici Monsieur Tee qui fait bon chic bon genre. Enfin, il essaie. Sa dame est assise à côté, aussi droite qu'un bâton de golf. Robe soleil bleu poudre, légère mais un peu raide, tête coiffée d'un magnifique petit chapeau qui fait très « madame de la haute », assorti à la couleur de sa robe, de même que ses chaussures et son sac à main. Cheveux teints, blond cendré, elle est impeccable. Une image dans une revue féminine. C'est Madame Icône.

Son mari, Monsieur Tee, gagne bien sa vie. Il est chirurgien. Il peut donc prendre tous ses vendredis après-midi pour aller jouer au golf avec les collègues. Il réserve ses samedis pour les travaux d'extérieur sur l'immense terrain qui entoure la grande demeure d'un chirurgien. Il aime bien travailler dehors. Il aime surtout être à l'extérieur de la maison quand Madame Icône est à l'intérieur. Le dimanche, c'est le jour de grasse matinée pour Madame Icône. Monsieur Tee, par contre, se lève très tôt. Il fait beaucoup de bruit en s'habillant pour le golf. Il fait beaucoup de bruit en

sortant son sac de golf du placard. Il fait beaucoup de bruit en préparant son café. De même quand il sort de la maison. Il se rend alors sur son terrain préféré : le lit de la brune infirmière du bloc opératoire. Monsieur Tee aura un parcours parfait : il entrera sans faire de bruit, il apportera du jus d'orange pour deux, ils feront l'amour, elle apportera le déjeuner au lit. Nus et repus, ils riront, ils parleront. Habillé et repu, Monsieur Tee la quittera jusqu'à dimanche prochain. Mais non ! La brune infirmière est en congé mardi. Monsieur Tee libérera son agenda mardi et il ira jouer au golf.

Tout ce temps sur le terrain de golf laisse Madame Icône souvent seule. Ça lui permet donc de faire du shopping à volonté. Elle achète de beaux vêtements pour elle, de beaux objets pour la maison, dans les plus belles boutiques. Monsieur Tee ne regarde pas à la dépense. Quand Madame Icône ne magasine pas, elle fait du bénévolat, par-ci, par-là, histoire de se sentir utile et d'être bien considérée par tous les Maddéens. Entre le magasinage et le bénévolat, elle astique la maison de façon maniaco-continue : tout doit être impeccable. Tout est impeccable. Le samedi, elle pomponne son caniche et taille ses géraniums, ou l'inverse. Le dimanche, elle se lève tard et prend son café sur le patio. Cette activité hebdomadaire exige qu'elle porte sa robe de chambre couleur pêche, en soie naturelle. C'est bon pour les voisins. Après son café, elle fait sa toilette et s'habille. Elle remballe avec grand soin la robe de chambre en soie et la range jusqu'à dimanche prochain. Puis elle attend le retour de Monsieur Tee. Il sera fatigué. Elle ne lui demandera pas de sortir.

Quel beau petit couple ! Maintenant qu'ils sont là, sur le quai de la gare, ils ont oublié leur quotidien. Monsieur Tee ne cesse de bouger. Il se lève, s'avance

et regarde à l'est, se rassoit. Il se relève, regarde encore et finit par rester debout, les mains dans les poches, jouant avec de quelconques objets, sans doute des balles de golf ou encore des tees.

Il fait les cent pas. Il lui tarde que le train arrive. Madame Icône est toujours parfaitement immobile. Les lèvres seules bougent. Elle sermonne son mari trop énervé: « Veux-tu bien t'asseoir, tu me donnes le vertige. Je te l'avais dit que nous arriverions trop à l'avance. Si tu m'écoutes, parfois... » Ils attendent... leur garçon. Non, leur fille. Oui, c'est évident, ils attendent leur fille. Lorsqu'un père se montre nerveux, c'est qu'il attend sa fille; il n'a pas à faire état de sa virilité.

Leur fille, Sandrine, est avocate spécialisée en droit criminel. Cent deux mille habitants à Maddé. En dix ans, on compte les crimes sur les doigts d'une seule main. Il est très difficile de bien vivre à Maddé avec une telle profession. Elle s'est donc expatriée dans la grande ville et, pour Madame Icône, la grande ville, c'est à l'autre bout du monde. Donc, Monsieur Tee et Madame Icône ne visitent pas très souvent leur fille, pour ne pas dire jamais parce que, voyez-vous, Madame Icône est nauséeuse en voiture, le train lui donne la migraine et le jour où Monsieur son mari lui a offert un billet d'avion, elle a ameuté tout le personnel de la sécurité de l'aéroport en leur servant une crise d'hystérie bien alimentée. Monsieur Tee a eu honte. Il ne veut plus que ça se reproduise. Sa merveilleuse Sandrine a compris. C'est donc elle qui se déplace pour visiter ses parents, autant que faire se peut, c'est-à-dire rarement. Elle arrivera avec son mari, lui-même avocat, fils d'un juge de la Cour suprême. Madame Icône en est malade de fierté, et de jalousie.

Ah! Voilà quelqu'un d'autre qui s'approche.

Maddé, 28 août 1943

Quatre heures déjà. Je vous ai vu monter dans le train. Mon sang s'est arrêté dans mes veines. Pourtant, je vis encore. J'ai vu partir le train. J'ai cessé de respirer. Pourtant, je vis encore. J'ai entendu le siflement du train. Mon cœur s'est arrêté. Pourtant, je vis encore.

J'entends toujours ce siflement. La deuxième note était fausse. Elle m'est entrée dans le corps comme un couteau à la lame émoussée. Existe-t-il des départs qui n'ont pas de fausses notes? Elle m'est restée dans la tête comme le coup de feu qui m'a tuée. Pourtant, je vis encore.

La promesse de votre retour me tient lieu d'air. Ces quelques semaines sans vous me laissent handicapée. Je ne vivrai maintenant que pour entendre le train siffler. Je ne vivrai maintenant que pour le jour où vous en descendrez. Je ne vivrai maintenant que dans l'attente de vous. Je ne m'appartiens plus. Je suis à vous. Vous êtes en moi. Je vous sens. Je vous respire.

Je sens encore vos lèvres sur les miennes. Le baiser de l'au revoir. Je sens encore votre main sur ma joue. Subtile caresse de la distance à venir. Je sens encore votre souffle dans mon cou. Fleur qui se fane auprès d'un bourgeon à fleurir. Je sens encore votre sexe dans mon sexe. Éclosion de l'éternité. Vous. Jeffrey.

Et sur le quai. La vapeur. La chaleur. Vos yeux pleins d'avenir. Votre sourire contrit et assoiffé. Assoiffé de futur. Votre main effleurant mon sein. Furtivement. Secrètement. Tout notre avenir dans ce geste. Tout votre amour dans ce geste. Comment vous en vouloir de me préserver? Soyez sans crainte. Je vous honorerai. Personne n'osera. Personne ne doutera de votre crédit. Je serai créancière anonyme.

Que pourrais-je vous refuser? Mon âme? Vous la possédez déjà. Éternellement.

Vous m'avez donné le goût de croire au ciel. Vous m'avez donné la propension à croire à un dieu. Notre ciel. Notre dieu. Le seul. L'unique. Celui qui n'existe que pour nous. Celui qui n'existe que par nous. Nous l'avons créé. Vous êtes dieu. Vous m'avez faite déesse. J'ai le pouvoir. Pouvoir d'aimer toute la planète. Les milliards d'êtres humains. Tous. Pouvoir absolu. Par vous. À cause de vous. Parce que je vous aime. Parce que vous m'aimez. Parce que nous nous aimons. Dieu que c'est doux! Dieu que c'est grand! Dieu que c'est intense! Trouvez des mots, je suis en panne. Trouvez des mots qui n'existent pas. Trouvez des mots créés par nous. Des mots qui ne se prononcent qu'avec nos âmes. Des mots d'une langue étrangère à tous. Des mots d'une langue qui n'appartient qu'à vous et moi. Je les trouverai. Je ne les dirai qu'à vous. Nous les avons inventés.

Revenez vite. Et virement votre adresse. Que je vous dise, pour le moins, combien je vous aime. Pour que vous lisiez mon amour dans nos mots. Écrivez-moi vite. Que je m'alimente de votre amour sur le papier. Que je sente la trace de votre main sur le papier. Si près de mon corps.

J'ai peur tout à coup. Cette fausse note m'horrifie.

*Je vous aime.
Mathilde*

Tout a commencé il y a vingt-deux ans. Assise devant le bureau du procureur, j'attendais la confirmation de ce que m'avait dit mon avocat. Les deux hommes de loi avaient réglé hors cour et, selon celui qui m'avait été commis d'office, je devais me réjouir de cette entente. C'était un vrai cadeau du ciel, me disait-on, compte tenu de ce que j'avais fait. Mais je n'avais pas le cœur à la réjouissance. Ma rage était telle que j'avais perdu toute notion de conséquence de mes gestes. Je me contrefichais de ce qui allait m'arriver.

Assise dans ce bureau sans luxe, devant ce procureur au crâne dégarni malgré ses quarante ou quarante-cinq ans, je crois que rien ne pouvait m'atteindre. De biais, je pouvais voir le seul élément de décoration de ce bureau : une photo dans un cadre acajou sur laquelle on voyait le procureur avec tous ses cheveux, sa blonde femme et deux magnifiques petites filles tout aussi blondes. Tout ce beau monde souriait et respirait le bonheur familial. Quelle connerie ! Je n'y croyais plus. Il y avait une photo presque identique, sur la cheminée, dans la maison de mon père et je savais depuis longtemps que ce cliché était unurre. C'était grotesque. La vie était grotesque. Je crois qu'à ce moment, je voulais mourir. Je crois qu'à ce moment, j'étais morte.

Sans doute pas assez morte parce que la voix des deux hommes me ramena dans la triste réalité. Je délaissai la photographie et m'obligeai à regarder mon interlocuteur dans les yeux. Maître Lavoie, le procureur, faisait très sévère malgré ses vêtements négligés, mais ses yeux bleu ciel ne caderaient pas avec les traits durs de son visage. À l'extérieur du palais de justice, cet homme devait être bon enfant. Enfin, ça m'arrangeait de le croire. Il m'était plutôt sympathique. Il avait été dur avec moi, sans pitié, jouant son rôle à la perfection. Il n'avait montré

aucune complaisance à mon égard, ce qui avait tout pour me plaire et, inhabituel pour la cinglée que j'étais, il avait fait preuve de déférence à mon endroit, contrairement à maître Fillion, mon avocat, qui affichait un sempiternel sourire condescendant dès qu'il tournait son visage vers le mien. Il redevenait l'avocat sérieux et coincé dès qu'il tournait la tête. C'en était comique. Il était visiblement mal à l'aise. Sa situation était quelque peu incongrue: on lui avait donné à défendre la fille givrée d'un collègue de travail et, qui plus est, d'un juge.

— Mademoiselle Martin, me dit le procureur, maître Fillion vous a informée des termes de notre accord: vous devrez quitter cette ville et ne plus y revenir sous peine d'emprisonnement et vous devrez exécuter cinq cents heures de travaux communautaires dans la ville où l'on vous enverra. C'est bien ce qu'on vous a dit?

— Expulsion de Rougeterre et cinq cents heures de ramassage de merde des vieillards d'une ville de merde. Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

Le procureur poursuivit sans relever le sarcasme. Là n'était pas son rôle. Et il n'eut pas non plus à user de sermons moralistes sur la chance que j'avais de bénéficier d'une sentence aussi légère.

— Voici un billet de train pour Maddé. Un agent vous prendra demain matin à 9 h 15 pour vous conduire à la gare et vous faire monter dans le train. Celui-ci part à 10 h 06 et arrivera à Maddé à 16 h 23. À Maddé, présentez-vous à cette adresse et remettez cette enveloppe à madame Masson, la propriétaire. À partir de ce moment, ce sera cette dame qui verra à ce que l'accord soit respecté. Vous avez déjà lu les termes de l'entente et les avez acceptés verbalement par l'entremise de votre avocat; alors, si vous voulez signer le document, le juge Constantin entérinera le jugement

cet après-midi même et, à partir de demain, 10 h 06, vous ne pourrez plus revenir à Rougeterre à moins d'être accompagnée d'un policier ou d'une personne dûment nommée par la cour.

Il plaça le document devant moi, tout doucement, et me tendit son crayon. Je regardai le procureur dans les yeux et lui lançai :

— C'est mon père, hein? C'est lui, tout ça. Il vous a appelé, hein? Le très honorable et pervers juge Martin a exercé son absolu pouvoir sur vous. Il vous a eu, comme les autres.

Le procureur ne broncha pas. Il me regardait, imperturbable, avec son visage mi-doux, mi-dur. Je pris le crayon et je signai. J'examinai ensuite le crayon, arrogante par habitude. Il était plaqué or et le nom du procureur y était gravé. Lorsque je levai les yeux, il me regardait, encore. Je lui rendis son stylo, je pris l'enveloppe, me levai et, à ma grande surprise, je le remerciai, sans l'ombre d'un sarcasme. Aujourd'hui, je sais que c'est parce qu'il connaissait Mathilde; il l'avait connue avant moi, bien avant moi. Il me faisait une fleur en me permettant de rencontrer cette vieille folle.